

François Cheng, président d'honneur d'Écritures & Spiritualités a livré un profond hommage à la littérature inspirée à l'occasion de la remise du Prix Écritures & spiritualités 2018 à Anne Sibran, pour Enfance d'un chaman et à Frédéric Boyer pour là où le cœur attend.

Ce texte nous engage.

LA LITTÉRATURE, UNE SPIRITUALITÉ

« D'abord je voudrais dire que je suis heureux d'être parmi vous, parce que je retrouve ici tous les écrivains que j'admire et que j'aime. Et puis bien sûr tous les lecteurs de ces écrivains : là, je parle des membres du jury.

Tous ces écrivains pour qui la littérature est une spiritualité qui pourrait nous arracher aux ténèbres, nous élever.

Cette conviction n'est pas partagée par tous. Souvent, j'ai entendu certains écrivains déclarer que la littérature consiste à raconter une histoire, à exprimer des sentiments ou à procurer des sensations. Elle n'augmente rien, elle ne change rien.

Nous savons tous que cela n'est pas vrai. Pour le démontrer, il nous suffit d'imaginer le contraire, de supposer que la littérature, ainsi que d'autres créations artistiques, n'ont jamais existé. Qu'il n'y a jamais eu ni Homère, ni Dante, ni Goethe, ni Tolstoï, ni Dostoïevski, ni toutes les grandes figures de la littérature française. L'humanité serait alors un immense troupeau, qui rampe sur la surface de la terre sans que des paroles soient venues pour explorer, pour révéler son âme où réside de façon cachée tous ses besoins d'amour et tout son désir du beau.

La vraie littérature, grâce au miracle de l'écriture, une fois que les choses sont nommées, que les drames sont narrés, l'on monte d'un étage et l'on accède à une autre sphère où l'on jouit d'un autre regard sur le mystère de notre destin. Et l'on rentre alors en résonance avec d'autres êtres et consciemment ou inconsciemment avec la transcendance, laquelle à partir du rien avait fait advenir le tout, qui a fait que nous soyons là ce soir ensemble.

Ce que je viens de dire, c'est sur la littérature, c'est la voix humaine qui rejoint la voie de l'univers vivant. La deuxième « voie » c'est : v-o-i-e. Donc je viens de prononcer : v-o-i-e qui est une notion de base de tous les courants de pensée d'un continent d'où je viens : l'Asie. Pour définir la voie, en simplifiant beaucoup, disons que c'est tout simplement l'immense marche de l'univers vivant en devenir. Et dans cette voie, le destin humain et le destin terrestre sont reliés à une aventure plus vaste, plus pérenne, à dimension proprement céleste. Donc, ce qui sous-tend l'idée de la voie, c'est la notion de la reliance, tout est relié. Je le répète : le destin humain, le destin terrestre et le destin de l'univers vivant à dimension céleste, toujours en devenir. C'est un processus ouvert.

Quand je suis venu en Europe, j'ai trouvé que cette idée de reliance n'était pas absente. Notamment dans la tradition judéo-chrétienne où l'on parle de l'alliance. Ancienne alliance et Alliance nouvelle... Cependant, je n'ignore pas que parallèlement à cette tradition, il s'est développé en occident une démarche qui est celle de la séparation. La séparation du sujet et de l'objet chez Aristote, et puis tout un courant de développement jusqu'à Descartes, qui affirme superbement : « l'homme est le maître et possesseur de la nature. »

A partir de là, il y a cette formidable conquête de la matière que l'occident a entrepris qui a fait sa grandeur et sa puissance. La conquête de la matière, et le colonialisme en faisait partie, parce qu'il s'agissait toujours de s'appropriier des matières premières. Cette conquête, je le répète encore une fois, qui a fait la grandeur et la puissance de l'occident, a un prix, c'est-à-dire que l'homme est devenu un être déraciné et solitaire. Il n'a plus d'interlocuteur que lui-même. Il n'a plus de référence que lui-même. Donc, l'homme prométhéen, ivre de ses réussites technologiques, ne connaît plus de garde-fou, ni de freins, puisque ses besoins sont illimités et ses ambitions sont sans bornes. Donc, nous sommes tous dans cette course, puisque encore une fois, nous sommes séparés de l'univers vivant. Donc cette course éfreinée se fait, quelquefois au mépris des lois fondamentales de la vie.